



Récollection pour les acteurs en pastorale de la santé

Jeudi 6 novembre 2025 – La Visitation

PÈLERIN D'ESPÉRANCE

Topo 1 : matin

Le sens du jubilé : vivre une année de grâce

Pour préparer l'entrée dans l'Année jubilaire 2025, il m'a semblé intéressant et même nécessaire de revenir aux fondements de l'Année jubilaire, et à ses implications en éthique sociale.

1. L'Église et la tradition jubilaire

Depuis l'an 1300, l'Église catholique célèbre régulièrement une « Année jubilaire » appelée aussi « Année sainte ». La périodicité de cette célébration a varié au fil du temps : « tous les cent ans, d'abord ; tous les cinquante ans à partir de 1343, sous l'influence du chapitre 25 du livre du Lévitique et son année de jubilé ; tous les trente-trois ans à partir de 1389, en souvenir de la durée de la vie du Christ ; tous les vingt-cinq ans à partir de 1470 ; tout ceci sans oublier les nombreuses années jubilaires spéciales. »

L'Année sainte visait en premier lieu la rémission des péchés. Elle permettait l'obtention d'indulgences plénières par le biais de pèlerinages auprès des sépulcres des apôtres dans les grandes basiliques de Rome.

Or au début des années 1970, une série de notes, de rapport et de correspondances épiscopales remettent en question l'ouverture de l'Année sainte de 1975 : Paul VI saisit l'occasion pour en faire un moyen de vérification et d'incarnation du concile en lui donnant une dimension plus spirituelle. Lors de l'audience générale du 31 décembre 1973, il annonçait que « dans cette prochaine Année Sainte va se refléter sous une forme vitale ce que le Concile Vatican II a énoncé sous une forme doctrinale ». « Ce qui était le pèlerinage romain indulgentiaire devient un appel instant à la transformation personnelle et collective tout ensemble.

Paul VI a ainsi accentué la dimension de renouvellement intérieur et de la réconciliation. Le pèlerin qui se rendait à Rome pour obtenir l'indulgence, devait être disposé à une transformation intérieure et à un renouvellement spirituel liés à un renouveau de la prière et de la pénitence, mais aussi à une relance de la charité fraternelle à l'égard des plus démunis et à un service de la justice entre les hommes et de la paix dans le monde.

Dans sa lettre apostolique *Tertio millenio adveniente* (TMA) sur la préparation du jubilé de l'an 2000 publiée en 1994, Jean-Paul II accentue encore la dimension sociale de l'Année jubilaire. Pour cela, il se réfère explicitement au jubilé hébraïque, dans lequel il voit « une des racines de la doctrine sociale de l'Église » (TMA, n° 13).

On retrouve ces mêmes accents sociaux dans la bulle d'indiction du jubilé *Spes non confundit* du pape François en vue du jubilé de l'année 2025. J'y reviendrai dans un instant.

2. Les prescriptions jubilaires et leur mise en œuvre

Quel est donc le sens du jubilé dans l'Ancien Testament ? C'est un temps consacré d'une manière particulière à Dieu. Dans *Tertio Millenio Adveniente*, Jean-Paul II explique : « On sait que le Jubilé était *un temps consacré d'une manière particulière à Dieu*. Il y en avait un tous les sept ans, selon la Loi de Moïse : c'était 'l'année sabbatique' pendant laquelle on laissait reposer la terre et on libérait les esclaves.

L'obligation de libérer les esclaves était réglementée par des prescriptions détaillées contenues dans les Livres de l'Exode (23, 10-11), du Lévitique (25, 1-28), du Deutéronome (15,1-6), c'est-à-dire pratiquement dans toute la législation biblique, qui acquiert ainsi cette dimension particulière.

Pour l'année sabbatique, outre la libération des esclaves, la Loi prévoyait la remise de toutes les dettes, selon des prescriptions précises. Et tout cela devait être fait en l'honneur de Dieu. Ce qui concernait l'année sabbatique valait aussi pour l'année « *jubilatoire* », qui revenait tous les cinquante ans.

Aux prescriptions de l'Année sabbatique s'ajoutent en effet la libération des esclaves et le retour de chacun dans son patrimoine, On peut voir le Jubilé comme « le sabbat des sabbats ». L'Année jubilaire permettait l'émancipation de tous ceux qui avaient besoin d'être libérés : tout israélite qui avait vendu ou perdu sa propriété en devenant esclave devait la retrouver. En effet, personne ne pouvait être définitivement privé de terre qui avait été donnée par Dieu ; personne ne pouvait rester en état d'esclavage puisque Dieu avait délivré Israël de la main de Pharaon.

Toutefois, de nombreux spécialistes ont un doute sérieux sur la mise en application de ces prescriptions législatives. On ne dispose pas de témoignage historique sur la loi du retour de la terre à son propriétaire la cinquantième année – une mesure de fait difficile à mettre en œuvre.

« C'est dans le livre de Jérémie, au moment du siège de Jérusalem. Le roi Sédécias proclame la libération de tous les esclaves hébreux. Cependant, peu de temps après, les maîtres font marche arrière. Ils récupèrent les esclaves qu'ils ont libérés et les exploitent de nouveau.

La réponse de Dieu ne se fait pas attendre : 'Ainsi parle le Seigneur : Vous ne m'avez pas obéi en proclamant l'affranchissement chacun de son frère, chacun de son prochain. Voici : je proclame contre vous - Oracle du Seigneur – l'affranchissement de l'épée, de la peste et de la famine, et je vous rendrai un objet de terreur pour tous les royaumes de la terre.' (Jr 34, 17). Jérémie annonce alors la prise de Jérusalem par les armées du roi de Babylone.

Le lien entre le non-respect des règles jubilaires et l'Exil est évoqué dans un autre passage qui n'est pas neutre puisque c'est le dernier verset de la Bible hébraïque (2 Ch 36, 21). [...] Puisque le peuple n'a pas respecté les sabbats, Dieu l'envoie en exil, pour que la terre récupère son droit au repos. »

« Une chose est sûre : appliquée ou pas, si cette loi fut gardée dans le canon des Écritures, c'est qu'elle portait l'expression de la foi d'une communauté. (...) »

Si des dispositions pratiques semblent aujourd'hui complètement inadaptées au fonctionnement d'une économie moderne, la sagesse théologique qu'elle incarne n'en demeure pas moins actuelle ». Même si nous retenons l'hypothèse selon laquelle les lois relatives au Jubilé n'ont que rarement été appliquées, cela n'enlève rien à leur pertinence. La question vient alors de savoir quelle est l'actualité de ces prescriptions jubilaires en régime chrétien. Pour y répondre, c'est à la lumière du Christ qu'il convient de les examiner.

3. Le Jubilé à la lumière du Christ

Quoiqu'il en soit de la mise en œuvre des prescriptions jubilaires dans les faits, il est notable que le ministère public de Jésus tel que nous le retrace Saint Luc commence par l'évocation de l'année de grâce (Lc 4, 16-30). Jésus, s'étant rendu un jour à la synagogue de sa ville, se leva pour faire la lecture. On lui donne le rouleau du prophète Isaïe, dans lequel il lut le passage suivant au sujet du Messie :

« L'Esprit du Seigneur Dieu est sur moi, car le Seigneur m'a donné l'onction ; il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, panser les cœurs meurtris, annoncer aux captifs la libération et aux prisonniers la délivrance, proclamer une année de grâce de la part du Seigneur » (Is 61, 1-2).

Jésus ajoute : « Aujourd'hui, cette Écriture est accomplie pour vous qui l'entendez » (Luc 4, 21), faisant ainsi comprendre qu'il est lui-même le Messie annoncé et qu'en lui commence le « temps » si attendu. »

Un premier constat s'impose :

« Parmi les prescriptions de la Torah, de nombreuses lois ont été ignorées, voire contestées par Jésus. De ce fait, elles ont disparu des références de la théologie chrétienne. On ne peut pas en dire autant du Jubilé. Non seulement Jésus n'a pas ignoré le Jubilé, mais il a inscrit tout son ministère sous son autorité. »

En Luc, le ministère public de Jésus commence – après son baptême et l'épreuve de la tentation – par la prédication de Nazareth. La lecture lui est confiée. Il ouvre le rouleau d'Isaïe où il lit :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé pour proclamer un captifs la délivrance, pour renvoyer libres les opprimés, 'pour proclamer une année de grâce du Seigneur' » (Luc 4, 18-19 qui cite Is 61, 1-2).

« Dans la perspective biblique, ce qui est situé au commencement à une valeur paradigmatique. En plaçant cette parole au commencement du ministère public de Jésus, Luc inscrit l'ensemble de son Évangile dans une perspective jubilaire ».

Dans TMA, Jean-Paul II explique : « « Aujourd'hui — ajouta Jésus — cette Écriture est accomplie pour vous qui l'entendez » (Lc 4, 21), faisant comprendre qu'il était lui-même le Messie annoncé et qu'en lui commençait le « temps » si attendu : le jour du salut était arrivé, la 'plénitude du temps'.

Tous les jubilés se rapportent à ce 'temps' et concernent la mission messianique du Christ, venu comme 'consacré par l'onction de l'Esprit Saint, comme 'envoyé par le Père'. C'est lui qui annonce

la Bonne Nouvelle aux pauvres. C'est lui qui apporte la liberté à ceux qui en sont privés, qui libère les opprimés, qui rend la vue aux aveugles (cf. Mt 11, 4-5 ; Lc 7, 22). Il réalise ainsi 'une année de grâce du Seigneur', qu'il proclame non seulement par la parole mais avant tout par ses œuvres.

Le Jubilé, c'est-à-dire 'une année de grâce du Seigneur', qu'il proclame non seulement par sa parole mais avant tout par ses œuvres, ce n'est pas seulement le retour d'un anniversaire dans la chronologie, c'est même *ce qui qualifie l'activité de Jésus*.

Les paroles et les œuvres de Jésus constituent de cette façon l'accomplissement de toute la tradition des Jubilés de l'Ancien Testament. » (TMA, n°11-12).

En s'appropriant la pratique du Jubilé, Jésus dévoile le sens profond de sa venue. Avec lui, s'inaugure l'avènement *définitif* de la grâce et du salut, de la guérison et de la délivrance. En ce sens, la parole de Jésus est toujours actuelle : « Aujourd'hui, cette Écriture est accomplie pour vous qui l'entendez » (Lc 4, 21). Cet aujourd'hui n'est pas seulement celui des auditeurs de Jésus présents à la synagogue de Nazareth.

C'est aussi le nôtre. C'est toute notre histoire qui devient jubilaire. De manière permanente.

4. Le don de l'espérance et la portée éthique du Jubilé : la remise des dettes

La venue du Christ a donc changé de manière définitive la condition humaine, affirment les chrétiens dans la foi. Pourtant, en apparence rien ne semble avoir changé ; il semble difficile de croire que le jubilé est complètement accompli.

C'est là précisément qu'intervient le thème de l'espérance que le pape François a placé au cœur du jubilé 2025. Alors que nous vivons des temps troublés et incertains, il nous invite à considérer l'avenir avec espérance, parce qu'elle ne déçoit pas, selon l'expression de saint Paul (Cf. Rm 5, 5).

L'espérance est un remède contre le découragement et l'enfermement dans l'instant ; c'est un appel à réveiller dans les cœurs le désir et l'attente du bien à venir. C'est aussi l'invitation pour chacun de nous à devenir des pèlerins d'espérance en posant des signes concrets de cette espérance pour un monde en proie au découragement, voire à la résignation.

En d'autres termes, l'aujourd'hui dont nous parle Jésus n'est pas clos. Sa puissance de salut continue de se déployer dans le monde et c'est à la communauté chrétienne d'en témoigner jusqu'au jour où le Seigneur reviendra, en osant poser des gestes d'espérance.

Et le premier geste d'espérance consiste à considérer que notre monde n'est pas livré au mal : Dieu continue de susciter des hommes capables de faire le bien. « Il faut donc prêter attention à tout le bien qui est présent dans le monde pour ne pas tomber dans la tentation de se considérer dépassé par le mal et par la violence », lit-on dans *Spes non Confundit* (n°7).

« Nous sommes appelés, face au catastrophisme dominant, à choisir de regarder tous ces signaux, faibles parfois, qui raniment la foi en l'homme, tissent les liens de l'amour fraternel et combattent la violence », commente Jean Caron. Mais si le pape François nous invite à scruter « les signes des temps qui renferment l'aspiration du cœur humain » pour un monde plus juste et plus fraternel », il nous invite aussi à les transformer « en signe d'espérance ».

Car les aspirations humaines – Benoît XVI parlait des « petites espérances – risquent d'être déçues, si elles ne sont pas mues par « la grande espérance, qui doit dépasser tout le reste » : « Cette grande espérance ne peut être que Dieu seul, qui embrasse l'univers et qui peut nous proposer et nous donner ce que, seuls, nous ne pouvons atteindre » (Benoît XVI, *Spe Salvi*, n°31).

Faire en sorte que les « signes des temps » deviennent des « signes d'espérance », c'est manifester que la foi « donne déjà maintenant quelque chose de la réalité attendue, et la réalité présente constitue pour nous une 'preuve' des biens que nous ne voyons pas encore.

Elle attire l'avenir dans le présent, au point que le premier n'est plus le pur 'pas-encore'. Le fait que cet avenir existe change le présent ; le présent est touché par la réalité future, et ainsi les biens à venir se déversent sur les biens présents et les biens présents sur les biens à venir. » (*Spe Salvi*, n° 7)

Dans *Spes non confudit*, le pape François désigne huit terrains concrets où nous sommes invités à poser des signes d'espérance pour manifester que « le présent est touché par la réalité future » : l'engagement pour la paix dans « un monde plongé, une fois encore, dans la tragédie de la guerre » (n°8) ; la transmission enthousiaste de la vie alors que l'on assiste dans plusieurs pays à « une baisse préoccupante de la natalité » (n°9) ; l'attention aux détenus (n°10), aux malades (n°11), aux jeunes (n°12), aux migrants (n°13), aux personnes âgées (n°14), aux « milliards de pauvres qui manquent souvent du nécessaire pour vivre » (n°15).

Le pape poursuit son texte par une invitation qui déborde la communauté chrétienne : « Elle est destinée aux nations les plus riches pour qu'elles reconnaissent la gravité de nombreuses décisions prises et qu'elles se décident à remettre les dettes des pays qui ne pourront jamais les rembourser.

C'est plus une question de justice que de magnanimité, aggravée aujourd'hui par une nouvelle forme d'iniquité dont nous avons pris conscience : 'Il y a, en effet, une vraie "dette écologique", particulièrement entre le Nord et le Sud, liée à des déséquilibres commerciaux, avec des conséquences dans le domaine écologique, et liée aussi à l'utilisation disproportionnée des ressources naturelles, historiquement pratiquée par certains pays' (*Laudato Si'*, n 51). »

L'appel du pape François en faveur de la remise des dettes des pays les plus pauvres s'inscrit dans le prolongement de la demande de Jean-Paul II dans TMA :

« Ainsi, dans l'esprit du Livre du Lévitique (25, 8-28), les chrétiens devront se faire la voix de tous les pauvres du monde, proposant que le Jubilé soit un moment favorable pour penser, entre autres, à une réduction importante, sinon à un effacement total, de la dette internationale qui pèse sur le destin de nombreuses nations » (TMA, n°51).

Dans *Novo Millennio Ineunte* (2001), Jean-Paul disait sa satisfaction que nombreux États avaient accepté à l'occasion de l'Année jubilaire de réduire de manière substantielle « la dette bilatérale qui « grevait les pays les plus pauvres et les plus endettés » tout en regrettant qu'il n'en avait pas

été de même pour « la dette multilatérale contractée par les pays les plus pauvres vis-à-vis des Organismes financiers internationaux » (n°14).

Mais avant d'aller plus loin, il faut s'attarder un peu sur le sens de la remise des dettes à la lumière du Nouveau Testament. L'appel à la remise des dettes apparaît notamment dans la version matthéenne du Notre Père : « Remets-nous nos dettes, comme nous-mêmes nous remettons leurs dettes à nos débiteurs » (Mt 6, 12).

« Là où Matthieu parle de dettes, Luc utilise le terme de péché. Un terme théologique explicite l'image de la dette. Il s'agit là d'une explicitation pleine de sens, mais secondaire. La formulation originelle de la demande est conservée par Matthieu alors que Luc reformule la prière à l'intention d'un auditoire plus éloigné du monde juif et des images qui lui sont familières. »

La dette appartient au vocabulaire économique et commercial. Plusieurs paraboles évoquent explicitement la dette, notamment celle du débiteur impitoyable (Mt 18, 23-35).

L'homme est criblé de dettes qu'il ne peut honorer. L'image est forte et cruelle. La seule façon de s'en sortir est de compter sur la bienveillance du créancier !

« L'expérience courante nous apprend qu'un créancier tient toujours à ce que la dette soit honorée. Elle peut être négociée, elle peut être étagée, elle n'est jamais effacée. Or le Dieu du Notre Père s'avère être un créancier surprenant. Il remet la dette, purement et simplement, sans donner d'explication, ni exiger de compensation.

Le Dieu qui remet la dette sans condition, est le Dieu que Jésus annonce, le Dieu de l'Évangile. Il est celui qui restaure la relation rompue par un acte de grâce et de libération. Il est celui qui donne alors qu'il serait en droit de réclamer. Il est celui qui, par sa générosité sans calcul, par son amour sans mesure permet à l'être humain de renaître à la vie. »

Les chiffres utilisés dans la parabole nous font bien comprendre que nous ne sommes plus dans la sphère du commerce et de l'économie ! Nous sommes ici face à une dette impayable que seul l'Amour peut effacer ! L'amour d'un père pour son fils. Et l'on pense au père du fils prodigue :

« Pouvons-nous imaginer le scandale qu'a provoqué Jésus en racontant la parabole du fils perdu et retrouvé (Lc 15, 11-32) ? Jésus s'adressait à des pères de famille, à des gens qui savaient comment éduquer leurs enfants.

Comment est-il possible que ce vrai malfaiteur, cet enfant qui a quitté la maison familiale pour aller gaspiller tous les biens, soit traité comme un fils de roi quand il revient à la maison ? La science de Dieu est le pardon. Le fils n'est pas encore arrivé que le père le voit au loin et accourt vers lui.

Il s'avance et interrompt le discours de son fils qui s'apprête à délaissier son titre de fils pour endosser celui d'esclave. [...] Nous restons assez perplexes devant cet épisode si nous n'avons pas encore compris que Dieu agit de même avec nous, constamment, de manière inconditionnelle et bien réelle. »

Le sens de la remise des dettes est celui d'une libération d'un lien qui empêche de vivre, qu'il s'agisse de la servitude du pécheur ou de celle du créancier qui a la corde au cou ! Libérer de la dette nos débiteurs ou pardonner ceux qui nous ont offensé procède d'une même réponse au mouvement que Dieu lui-même a initié à notre égard. Pour le dire très brièvement, la remise des dettes a une portée sociale et théologique, elle concerne notre rapport à Dieu.

En parlant de la dette écologique dans sa bulle d'induction du jubilé, le pape François reste fidèle à sa ligne qui cherche à éveiller les consciences pour que chacun assume ses responsabilités dans le soin à apporter à notre maison commune. Son appel est aussi un signe d'espérance dans les capacités de l'humanité à se mobiliser, avec d'autres, dans le service de la justice et de la paix.

Une espérance que les fidèles du Christ veulent partager avec tous, surtout avec ceux et celles qui sont résignés face aux difficultés de notre temps, en célébrant le jubilé : parce qu'ils croient que Dieu leur donne un avenir en nous déliant de tout ce qui entrave notre marche vers le bonheur véritable.

Questions pour une réflexion personnelle :

Le jubilé est pour toute l'Église :

- Mais, moi : que va-t-il m'apporter ?
- Ai-je besoin d'être dynamisé dans ma foi ?
- Ai-je conscience d'appartenir à une famille : l'Église du Christ ?
- « Être avec » le Christ que je ne vois pas et « Être avec » le frère ou la sœur que je côtoie, est-ce du même ordre pour moi ?
- En quoi je peux renforcer mon lien de fraternité ?
- Que puis-je demander au Seigneur en conclusion de cette année ?

Topo 2 : Après-midi

Pèlerins, Osons l'espérance !

D'abord deux citations de l'épître aux Hébreux – écrite dans un moment difficile, où la lassitude gagnait les chrétiens à causes des ennuis qui s'abattaient sur l'Église, les premières persécutions :

Hb 9, 11 : « *Le Christ est le Grand-prêtre du bonheur qui vient* ».

Phrase extraordinairement profonde et belle !

La seconde citation concerne la communauté chrétienne :

Hb 3, 6 : « *La maison de Dieu, c'est nous !* »

Pas d'abord l'église de pierres mais l'Église de chair, les pierres vivantes que nous sommes depuis notre baptême, pour construire ce temple de l'Esprit qui est fait de notre corps.

Pendant la Révolution française un monde mourait et un autre monde n'était pas encore né. Déjà certains s'empressaient de ravir les dépouilles du monde qui disparaissait ; d'autres voulaient à tout prix oublier cette violente parenthèse mais c'est pourtant dans ce temps de violence, de regret et de mort, que des hommes et des femmes... ont eu l'audace de créer. Ils ont créé des

congrégations religieuses : les Marianistes, les Filles de la Croix, et d'autres... Bien sûr, ils avaient, selon la culture de leur temps, des représentations qui étaient liées à l'image du père qui avait été tué mais également à l'image d'un monde qui n'était plus. Alors que certains rêvaient de restauration – une époque s'est même appelée de ce nom – Restauration impossible parce que l'histoire n'avance pas à reculons ! – ce que ces hommes et ces femmes ont créé à ce moment-là vit toujours et est présent dans notre Église de France.

Je voudrais placer notre rencontre sous la protection et sous l'égide de ces hommes et de ces femmes qui, dans un temps de tempête, ont été des hommes et des femmes d'espérance, de création.

Pour rendre mon propos sur l'espérance plus concret, je vais prendre comme toile de fond la situation de l'Église, dont nous sommes, chacune, chacun, membres à part entière.

Et cependant cette référence à la Révolution Française, aux années 1789-1801 (date du Concordat), n'est pas là simplement pour vous rappeler quelques grandes figures, mais pour nous placer d'entrée de jeu au cœur de notre problème ; parce que beaucoup de soubresauts qui ont eu lieu au temps de la Révolution et du Consulat, puis de l'Empire, étaient poussées par l'**espoir**, l'espoir terriblement humain, parfois très ambitieux, souvent intéressé : de prendre les bonnes places, de ravir les postes qui étaient libérés ou de tirer bénéfice des biens du clergé – entre autres – mais également tirer bénéfice du commerce qui se développait à la fin des malversations et des outrages du temps.

Or ces espoirs sont partis, ont disparu. Parce que l'espoir, c'est *la même chose qu'aujourd'hui, en mieux pour demain* ; l'espoir, c'est toujours le rêve que demain on rasera gratis ! et, en ce sens-là, il est toujours un peu décevant, parce qu'il est [seulement] à notre mesure, à la mesure de nos envies...

Tandis que l'**espérance** sera capable de se recevoir d'un autre et de comprendre que le Christ nous attend devant et qu'il est toujours tel que le présentent deux expressions de la Bible :

a) dans le livre de Judith (9, 7 ?) : « *Dieu est un briseur de murs* » - pour aller de l'autre côté ; pensons au tombeau ouvert... et

b), l'autre expression, dans un psaume (65, 12 ?) : « *Dieu ouvre toujours une issue devant nos pas.* » Et c'est ce Dieu qui ouvre une porte inattendue, parfois inespérée, toujours surprenante, et qu'il s'agit d'accepter ; **c'est cette porte ouverte par un autre que nous appelons l'espérance.**

Le catéchisme nous a appris qu'il y a trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité, dont la source est en Dieu. Nous pouvons *fabriquer* des espoirs, nous *recevons* l'espérance. C'est vrai dans la situation de notre Église, aussi je vais la prendre comme toile de fond de mon intervention.

Pour aborder le problème de l'Église – et de chacun d'entre nous – il faut avoir en tête **quatre points**, tirés directement de l'**Évangile** :

- **1. Le premier point**, c'est que le Christ ne nous a pas demandé d'être **nombreux** (jamais il n'aborde ce problème dans l'Évangile) mais d'avoir du **goût** : (Mt 5, 13) « *Vous êtes le sel de la terre !* », « *Vous êtes la lumière !* » Il faut reconnaître, honnêtement, que les disciples n'étaient pas venus suivre le Christ pour entendre des phrases comme celles-là ! Ils n'en demandaient pas tant ! – mais davantage de bonheur, davantage d'argent, davantage de santé et surtout, dans ce pays occupé, davantage de liberté. La question à nous poser, évangélique, n'est pas de savoir combien nous sommes mais de savoir quel goût nous avons.

Dès ce premier point, nous sommes tirés de nous-mêmes, comme décentrés. La règle du nombre peut traduire notre espoir humain : davantage de prêtres ! davantage de religieux, davantage de

pratiquants... certes ! et c'est là une réalité dans laquelle le concile Vatican II n'est pas tombé ; il n'a pas succombé au piège du nombre. Cependant, il a été, en fidélité à l'Évangile, extrêmement attentif au goût ! – Si vous mettez trop de sel dans un plat, il devient immangeable ! Il y a donc des nombres dont il faut se méfier parce qu'ils finiront par devenir un poids trop lourd.

- **2. Le deuxième point de départ**, c'est que, parallèlement à ce qui vient d'être dit, l'Évangile ne nous demande pas d'entrer dans la logique de la **suprématie** ! L'Évangile nous demande de **servir** la signification de la vie des autres. Il ne s'agit donc pas d'imposer nos vues mais d'aider les gens à acquérir cette **liberté** que le Christ lui-même a manifestée, quand, par exemple, guérissant un aveugle, un paralytique ou un muet, il ne leur a jamais demandé d'être disciples. Il les restaurait dans leur condition d'hommes mais leur laissait l'entière liberté de décider ensuite de ce qu'ils allaient faire, de ce qu'ils voudraient faire.

- **3. Troisièmement** : n'oublions jamais que, sans être née de ce monde puisqu'elle naît du Christ, l'Église, comme chacun d'entre nous, est **dans ce monde** et qu'on ne peut pas imaginer une Église qui serait insensible aux fluctuations de l'histoire. Or si on ne cherche pas le nombre, ni non plus à nous recroqueviller dans des réserves dont nous serions les « derniers des Mohicans », cela veut dire qu'il nous faut discerner quelle place avoir dans ce monde.

Depuis Saint Paul disant aux Romains (1, 30 ?) : « *Ne faites pas médire de votre bien !* » jusqu'à cette règle : qu'**on ne défend pas l'Évangile par des moyens contraires à l'Évangile**, nous devons bien nous rappeler que, selon la très belle formule de Vatican II à propos des prêtres, ce monde, tel qu'il est, offre à l'Église les pierres vivantes de sa construction, et que nous n'avons pas d'autre carrière pour bâtir notre Église que le monde dans lequel nous sommes...

Vous pouvez l'estimer comme vous voulez ; vous pouvez penser qu'il va très bien – ça m'étonnerait ! – ou qu'il va très mal – ce serait peut-être excessif ! – mais de toute façon : voilà la réalité et c'est avec cette réalité que l'Église doit vivre et grandir ; elle doit en tenir compte. C'est là un très grand **principe de réalité**, propre au Nouveau Testament.

- **4. Enfin, quatrièmement**, rappelons-nous que « **l'Église** », c'est certainement une formule facile pour le vocabulaire ; ce qui existe concrètement, ce sont des **Églises particulières**. Vatican II nous a rappelé, reprenant Saint Cyprien, reprenant saint Hilaire de Poitiers, que l'Église n'existe que dans des Églises.

Ce qui existe, concrètement, ce n'est pas une multinationale, ce qui existe, c'est l'Église de Bordeaux, l'Église de Chartres, l'Église de Rome, qui est chargée de la communion entre ces différentes Églises.

C'est toujours un peu une illusion, voire un raccourci de journaliste, que de dire « l'Église est ceci, ou cela ». Concrètement, il faudrait pouvoir adapter mon propos à chacune de nos Églises particulières, parce que la réalité d'Église du Christ existe là, dans son concret d'existence. Il faudrait pouvoir apprécier, autant que faire se peut, la situation de chacune des Églises qui sont à travers ce vaste monde, c'est-à-dire les 4500 diocèses qui parsèment la surface de la terre...

Sans ces quatre points d'introduction, il n'y a pas d'espérance.

Résumons, en une formule simple :

1. si vous oubliez le **goût** au profit du **nombre** vous aurez l'espoir, très humain, d'être les plus nombreux ! On va se compter et se recompter et finir par croire qu'on a raison parce qu'on est les plus nombreux..., ce qui est une logique parfaitement de ce monde !

2. Ce qui compte c'est la **signification** donnée à la vie par la conscience de chacun, beaucoup plus qu'une logique de **suprématie** ; le temps des prince-évêques est terminé.

3. Vous rappeler qu'il n'y a pas à rêver d'une Église **désincarnée**, sortie de ce **monde**, comme si elle était définitivement vaccinée contre toute influence du dehors.

4. Bien prendre en compte, même dans nos propos, qu'il faut se méfier des **généralités** pour avoir une espérance **concrète** qui passera toujours par le dévouement, l'engagement, l'amour de votre **Église locale**. Si non, votre espérance devient utopie...

* * *

Cela étant, ces précautions prises, je propose d'aborder l'espérance - un sujet extrêmement concret !

– par **QUATRE ÉTAPES**.

A. Première étape : il n'y a pas d'espérance sans mort.

Il faut mourir à ses espoirs humains pour écouter l'autre. Si vous êtes complètement envahi par vos propres désirs, vos propres envies, vous ne verrez pas l'autre arriver. C'est ce qui s'est passé, par exemple, lorsque le Christ, après la multiplication des pains, alors que les gens voulaient le faire roi, s'est enfui.

Du coup, lorsqu'il a dit que *le pain vivant, c'est lui donnant sa vie pour le monde*, les gens sont partis. C'est très révélateur : les gens qui l'ont suivi, leur espoir était très simple à décrire : ce que voulaient ces foules, c'est quelqu'un qui les nourrisse sans fatigue, c'était d'avoir un pourvoyeur gratuit, un boulanger de proximité au pain frais tous les matins.

Au besoin, qu'un roi le fasse, pourquoi pas ? ! Mais un Christ qui parlait de donner sa vie, de tout donner, cela n'entraînait pas du tout dans leur espoir et donc, les foules sont parties. Elles avaient trop d'espoir pour accéder à l'espérance.

Or on ne peut passer de cette tranquillité à vide des espoirs – où on veut toujours avoir plus, toujours être mieux, toujours être le plus idéal possible –, à l'accueil de l'espérance qu'à travers des déchirements, des renoncements et parfois même à travers des conflits.

C'est vrai pour les ménages : on ne passe de la tranquillité amoureuse des fiançailles à la paix des couples âgés que par un certain nombre d'épreuves traversées, d'incompréhensions surmontées, et c'est ainsi qu'on accède enfin à l'espérance et à sa paix. Donc, il n'y a pas d'espérance sans mort.

Je voudrais rapidement signaler **trois formes de mort** qui nous touchent d'assez près, je pense.

- a.1 : Dans le catéchisme de notre enfance on nous posait la question : qu'est-ce que **Dieu** ? On devait répondre : « Dieu est un pur esprit, souverain maître et créateur de toutes choses ». C'est tout de même paradoxal de constater que pendant des décennies on a appris une définition de Dieu qui n'était pas chrétienne, qui était **philosophique**, et qui, en particulier, dépendait des accommodements du 18^e siècle, mais il lui manquait la **Trinité** – c'est beaucoup ! –, il lui manquait **l'Incarnation** – ce qui n'est pas rien ! –, et il lui manquait, à ce Dieu, d'avoir un sacrement dans l'histoire, qui est **l'Église**.

Or si Dieu est ce Créateur abstrait qui a réjoui tout le 19^e siècle et une grande partie du 20^e siècle, qui explique fort mal la création du monde, qui donne de temps en temps un signe de sa présence par un petit miracle, mais qui, surtout, garantit l'immortalité de l'âme : vous construisez ainsi un déisme – c'est-à-dire : je crois qu'il y a un Dieu mais sans visage, en qui il n'y a aucune communion, aucun partage, aucun amour partagé, échangé... Il n'est pas Trinité !

Or ce Dieu-là, si philosophique qu'en soit la définition, ce n'est pas à lui que j'ai donné ma vie. Il n'a pas de quoi soulever le moindre enthousiasme.

Pourtant ce **déisme** a servi de base plus ou moins fondamentale à la religion en France – religion à laquelle on demandait l'assistance à la messe et une morale privée intransigeante.

À ce prix, on était pratiquant. Mais vous pouviez bien donner votre vie, faire preuve d'une générosité à toute épreuve, on ne pensait pas que vous étiez pratiquant.

Or ce déisme, qui a nourri la foi des grands parents, qui a fait des parents souvent non pratiquants, il est en train de s'effondrer sous nos yeux. Je pense, pour ma part, que la crise actuelle est beaucoup plus la crise du déisme moribond, parce que c'est une position intenable.

Le christianisme du Dieu trinitaire, incarné et qui a un signe de son amour par ses Églises... est plutôt, lui, en train de relever la tête. Nous allons gérer, plus ou moins bien, la mort du déisme. – Certains parmi vous font ou ont fait des préparations au baptême, au mariage...

Pourquoi les gens demandent-ils le baptême ? – « Ça protégera le petit ! »

Mais l'idée que le baptême fera de nous un enfant du Père, qu'il nous fasse membre de son Église, chacun « *avec des dons particuliers pour le bien de tous* » comme dit Saint Paul (Rm 12), ce sont là des réalités qui se sont pas mal obscurcies dans la conscience moyenne de nos contemporains.

Le déisme expire sous nos yeux. Je crois que l'Évangile, comme parole donnée par le Christ, a toute l'espérance devant lui.

- a.2 : Nous sommes une société en train de mourir à l'hégémonie des **clercs** – pas seulement les ecclésiastiques mais aussi les professeurs des facultés, tous ceux qui le moyen-âge appelait « les clercs », ceux qui savent.

Les décisions sont prises très loin de nous. Nous sommes devant une société en train de s'émietter.

Inévitablement, l'Église en subit les contrecoups, d'où l'émergence des **sensibilités**... C'est donc une cohérence qui est en train de mourir. Vous percevez bien que cette cohérence-là doit énormément à une organisation, et l'organisation sociale étant aujourd'hui tout à fait éclatée, chacun est plus ou moins laissé à son libre choix, pour le meilleur et pour le pire.

Ce qui va laisser la place à une espérance : non pas à une espérance qui naîtrait de la situation éclatée mais à une espérance venant de quelqu'un qui nous dira : « *tu comptes à mes yeux !* » Car c'est dans une situation parallèle que cette phrase a été prononcée par le 2^e prophète Isaïe (49, 1-6 ?) : « *Tu as du prix à mes yeux ; vois, je te porte gravé sur les paumes de mes mains* » – endroit où l'on gravait l'appartenance d'un esclave à son maître.

Dieu qui se dit, par cette image, esclave... Ce mot, le Christ le reprendra pour lui-même ; il se dit serviteur, parce que chacun a du prix à ses yeux. Il n'est pas sans grande valeur pour l'espérance et pour le moment que nous vivons que le Christ soit celui « *qui n'a pas revendiqué comme une proie le rang qui l'égalait à Dieu mais qui s'est abaissé, se faisant esclave, et esclave jusqu'à la mort et la mort sur une croix.* ».

- a.3 : Troisième mort : on pourrait dire que nos générations assistent à la mort du **Progrès**. Le progrès a été un des très grands mythes du 19^e siècle finissant et de la première moitié du 20^e siècle. Seulement, voilà que ce Progrès commence à nous inquiéter...

Même les médicaments dont on nous dit monts et merveilles, on apprend, quelques mois plus tard qu'ils ont des effets secondaires, parfois tout à fait redoutables ; que le progrès de la

productivité entraîne un nombre de chômeurs considérable ; que les découvertes scientifiques peuvent conduire à des aberrations et à de horreurs du style de la bombe atomique, jusqu'à piller la planète dans laquelle nous sommes.

Alors qu'il y a cinquante ans, une sorte d'espoir était portée par des grandes **utopies**... Ces grandes utopies, dont on a vue, hélas, la conclusion malheureuse, elles sont mortes.

Quand il y avait ces grandes **idéologies**, l'Église a connu de très grands **théologiens** ; une contestation de très haut niveau oblige à répondre à ce niveau.

On a eu des pères Congar, de Lubac, Hans Urs von Balthasar, Karl Rahner... tous ceux qu'on a retrouvés comme experts au concile, et bien d'autres. Mais quand vous êtes devant un supermarché, devant la saturation de dentifrices et de savons, qu'est-ce que vous avez à penser ? comment penser **le quelconque** ? –

Là on touche du doigt, par cette mort des idéologies, que le quelconque est l'endroit où l'homme va s'enliser et que ce quelconque ne va pas pouvoir tirer l'homme du brouillard dans lequel il le plonge. Il y a donc aujourd'hui un grand appel à autre chose, à l'espérance !

Nous sommes ainsi devant trois morts : du déisme, de l'hégémonie des clercs et du progrès...

Face à cela, mon deuxième point :

B/ Il n'y a pas de résurrection sans engagement.

Je me réfère ici à une parabole de Lc 16, que nous nous contentons de méditer, dans cette deuxième étape : la **parabole du riche et de Lazare**. Le riche faisait bonne chère ; il meurt et se retrouve du mauvais côté. Lazare, le pauvre, dont les chiens venaient lécher les plaies, se retrouve dans le sein d'Abraham.

Jésus va utiliser un conte que tout le monde connaissait pour prolonger et dire autre chose. Donc, voilà notre riche qui souffre de la soif et qui parle à Abraham : « *Père Abraham, aie pitié de moi ! Envoie Lazare tremper le doigt dans l'eau pour venir m'humecter les lèvres !* » - Abraham répond : *mais ça, ce n'est pas possible ! Il y a un grand abîme entre nous deux !* – Alors le riche lui dit : *mais père Abraham, j'ai encore cinq frères... : envoie donc quelqu'un – qui donc va ressusciter des morts – pour leur faire la leçon !* – Abraham répond : « *mais ils n'ont pas besoin que quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ont « Moïse et les prophètes : qu'ils les écoutent !* » - Mais non, répond le riche ! « *Si quelqu'un de chez les morts va les trouver, ils se repentiront !* ». Ça, c'est son espoir. Mais Abraham répond : « *Du moment qu'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus !* ».

Moïse et les prophètes... quelques pages avant, dans l'Évangile, Jésus avait dit : « *toute la loi et les prophètes se résument dans le commandement de faire à autrui ce qu'on voudrait que les autres nous fassent !* »

C'est le commandement de la charité réciproque et mutuelle. Autrement dit, il y a un **préalable** pour croire à la résurrection. Si vous n'avez jamais donné de votre peine pour la vie de quelqu'un, vous ne pouvez pas comprendre la résurrection.

Je me souviens d'une jeune maman dont le premier enfant était gravement malade et les médecins hésitaient - une nuit qu'on ne peut souhaiter à aucune mère !- et elle me disait : mais je

donnerais ma vie pour faire vivre mon enfant ! Elle, elle pouvait comprendre la résurrection. S'il n'y a pas d'engagement, il ne peut pas y avoir de renouveau.

L'espérance, nous ne pouvons pas l'attendre dans un fauteuil, avec un verre de whisky à la main ; l'espérance ne viendra vers vous qu'à la mesure où vous êtes prêts et engagés à donner de vous-même.

En un certain sens, de la même manière que la foi vient à partir de la **confiance humaine première** – c'est pour cela qu'un enfant blessé dans sa confiance en ses parents aura du mal, plus tard, à croire et à faire confiance – de la même manière l'espérance vient - Saint Thomas disait : à partir des qualités humaines – elle vient à partir de la **qualité de l'engagement**.

On peut cultiver des espoirs dans son fauteuil, mais on ne cultive pas l'espérance sans engagement. L'espérance viendra à l'endroit précis où vous donnerez de vous-mêmes aux autres ! C'est cela qu'affirme la parabole. Même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ce sera un événement extraordinaire, mais qui ne les fera pas changer de vie !

Il n'y a **pas d'espérance sans engagement**, c'est-à-dire qu'il ne peut pas y avoir d'accueil de l'autre s'il n'y a pas d'ouverture pour accueillir cet autre-là.

La foi ne va pas tomber d'un coup. Même Paul reconnaît qu'il s'est **préparé** à sa conversion (cf. Galates, ch 1). Il y a toujours un **préalable** à la foi, une « préparation évangélique » (Eusèbe de Césarée, 4^e s.).

Il n'y a pas d'espérance sans cet engagement premier, qui est comme la véracité de l'espérance. Les moyens de découvrir que l'espérance est vraie comme de croire que la foi est croyable.

Avant la foi, il y a un **crédible disponible**, et tant qu'on n'a pas découvert ce crédible, ni analysé, la foi ne peut pas s'enraciner dans la vie d'un homme ; de la même façon, tant qu'il n'y a pas eu d'engagement, tant qu'on n'a pas souffert pour la vie d'un autre, tant qu'on n'a pas pleuré, parfois, pour sauver quelqu'un, l'espérance n'a pas d'endroit où entrer.

L'engagement, le don de nous-mêmes, sont comme la porte d'entrée par laquelle le Dieu de l'espérance va pénétrer dans nos vies.

C/ Il n'y a pas d'avenir sans confiance.

Vous allez me dire : c'est évident ! Eh bien je n'en suis pas si sûr ! Là encore, il y a une figure évangélique qui saute immédiatement à la mémoire : le jeune-homme riche (Lc 12). « *Bon maître, dit-il au Christ, que faut-il faire pour obtenir la vie éternelle ?* » Il a déjà beaucoup de choses.

Sa vie est toute dans l'avoir, le posséder. Il a de grands domaines, il a observé tous les commandements depuis sa jeunesse et il veut, en plus, **obtenir** la vie éternelle. C'est curieux comme question : tout l'AT affirme que celui qui suit les commandements obtient la vie éternelle.

Cela veut donc dire qu'il n'est pas sûr, qu'il doute ! qu'il est mal à l'aise, que ce brave homme, si aisé, si nanti, n'est pas très sûr d'avoir bien fait de suivre les commandements depuis son enfance, si non la question n'a pas de sens.

Il n'a pas confiance dans ce qu'il a fait. Sa demande saugrenue, contradictoire à sa propre foi, montre qu'il n'a pas confiance.

Il peut y avoir au cœur de vies morales, éthiques, correctes, exemplaires et même croyantes, il peut y avoir tout au fond une **angoisse radicale** qu'on cache, sous tant de revêtements dorés, une angoisse radicale dont on n'est pas guéri. Et le Christ lui dit que son angoisse, au fond, c'est une **angoisse de mort** ; en effet, il veut avoir, avoir, avoir..., tout posséder : pourquoi donc ? – pour se garantir du manque, et le **manque** ultime, c'est la mort.

Si vous avez l'angoisse de mourir il vous est très difficile d'être **pauvre**. L'avarice, l'accumulation, ce sont des couvertures contre la mort. Mais si vous vous fiez à ces couvertures, à des possessions, à des titres, à des honneurs, rien n'empêchera la mort de venir et vous courez à l'échec.

Le seul remède, c'est la **confiance** : appuyer sa vie non pas sur soi et sur ses biens mais sur un autre. C'est de cela que le sacrement de **mariage** est justement le sacrement ! Et l'Évangile n'arrête pas de nous dire cela.

On peut le retrouver dans la parabole des deux fils (Lc 15) : le fil cadet, qui a tout dilapidé de sa part d'héritage, qui a même perdu l'image de son père – « *je ne mérite pas d'être ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs* » – il ne revient pas pour retrouver son père mais d'abord pour retrouver un patron et un emploi, pour avoir un bout de pain à manger.

Mais il reste là, dans cette démarche, où il est acculé à la mort, le minimum de confiance – car il croit que cet homme, même s'il ne le reçoit pas comme **père**, le recevra au moins comme **employeur**. Et vous connaissez la manière admirable dont le père le reçoit : il court au-devant de son fils qu'il guettait, l'embrasse et le fête.

Et le fils aîné, qui a tout - « *Mon fils, tout ce qui est à moi est à toi !* » - va-t-il faire confiance à celui qui est revenu – « *ton frère était mort et il est vivant !* » - ?

Dire « mon frère » lui écorche tellement les lèvres qu'il dit : « *ton fils* ». – On ne sait pas comment il va évoluer. Il ne le pourra que si un moment donné naît en lui une confiance qui lui permettra de dire : « mon frère est revenu ». Comment voulez-vous qu'il y ait de l'espérance s'il n'y a pas de place pour la confiance ?

À chaque fois que l'Église baptise – elle sait bien qu'il y en a qui laisseront tomber le baptême – à chaque fois elle leur fait confiance, parce que la confiance est plus grande que l'échec.

Vous avez confiance que le petit enfant marche, mais vous avez été témoins du nombre de chutes qu'il a faites avant de marcher correctement. Vous saviez, vous, qu'il pourrait marcher, et vous avez fait confiance.

L'Église est l'Église de la confiance. Par conséquent, la confiance ne vit pas de preuves, elle vit par elle-même ; c'est parce que vous aviez confiance que votre petit enfant a osé s'avancer. Vous l'avez pris par la main, vous lui avez fait faire un pas, puis deux pas... Vous lui avez appris cette marche, mais vous aviez l'espérance pour lui qu'il pourrait marcher. Et cette espérance naissait de la confiance que vous lui faisiez.

Or qu'est-ce que l'Église a de mieux à donner que la confiance ? **Ce qui nous fait chrétiens, c'est la confiance que Dieu nous fait.** Nous n'avons pas mérité d'être chrétiens. Le Christ daigne appeler à son service des gens ordinaires, faillibles...

Si l'espérance arrive en nous, elle ne pourra arriver que dans la confiance que nous portons dans le Christ, qui ne choisit pas des surhommes pour travailler mais qui nous choisit, nous !

Il a choisi 12 apôtres : l'un l'a vendu ; le chef l'a trahi ; les dix autres ont fichu le camp !! Il nous sera difficile de faire pire ! Et que les quatre Évangiles nous donnent ce témoignage comme l'assise de la confiance du Christ envers nous, en réponse à notre propre confiance, montre bien que ni nos défauts, ni nos fragilités ne rebutent le Christ de venir nous voir.

N'oublions pas que pour entrer dans notre histoire il est passé par une crèche et que pour aller jusqu'au bout de son histoire, il est monté sur la Croix. Par conséquent, rien n'empêche Dieu de venir.

Il faudrait réexaminer tout l'Évangile : **quand le Christ paraît, le péché s'en va !** Mais des relents de jansénisme nous font accorder beaucoup plus d'importance à nos péchés qu'ils n'en ont. Nous ne pouvons avoir commis que de grands péchés ! c'est plutôt glorifiant ! mais ça n'a aucune importance : devant le Christ ça ne tient pas.

Si nous pouvons avoir, recevoir de l'espérance de Dieu, c'est prioritairement parce que lui-même nous fait confiance. Et c'est vrai pour l'Église : la question n'est pas de savoir si elle est nombreuse ou peu nombreuse, de savoir si elle est pauvre ou riche – questions très humaines - ; **la vraie question est de savoir si l'Église fait confiance !**

Pendant cinquante ans nous avons prié, comme le demandait le concile, pour être **une Église pauvre**, et, manque de chance, on a été exaucés ! Maintenant, la pauvreté, on n'en veut plus ! Mais c'est dans cette pauvreté là que la densité même de notre confiance dans le Christ va naître.

C'est un peu un paradoxe et je force le trait – vous rétablirez - quand on a tout – la santé, l'argent, le nombre de ministres qu'il faut, des bâtiments en bon état... - ce n'est pas très compliqué de croire. À la limite, on peut même s'en passer, il suffit de faire tourner le système !

Quand vous n'avez plus rien, est-ce que vous êtes capables alors, de dire cette parole du psaume : « *mon seul espoir, c'est le Seigneur !* » et de chanter : « *je mets mon espoir dans le Seigneur !* » Là où ça commence à être crucial – à l'heure de la confiance – ce sera l'heure de l'espérance.

J'ai beau ne pas savoir de quoi demain sera fait, ce dont je suis sûr, ce que j'espère de tout mon cœur, c'est que le Christ, demain, sera là et que lui ne nous laissera pas tomber.

Quand tout va bien, c'est facile à dire, mais quand on commence à manquer de tout c'est l'heure où les mots prennent leur densité.

D/ Il n'y a pas de communion sans diversité.

Quatrième et dernière étape...

Je résume d'abord : il n'y a pas d'histoire sans mort, il n'y a pas de résurrection sans engagement, il n'y a pas d'avenir sans confiance... et : il n'y a pas de communion sans diversité.

Ce qui est étonnant aujourd'hui, c'est de voir que on a les **mêmes** formulaires, les mêmes règlements... et nous étouffons dans le monde de l'identique, du même...

Or, la foi chrétienne va nous dire qu'entre **l'uniformité** – qui est la paix des cimetières – et l'éclatement – celui de notre société - la foi chrétienne va parler de la **Trinité**, or la Trinité c'est l'unité dans la différence, c'est le maximum d'unité – un seul Dieu – conjointement avec le maximum de distinction – trois Personnes, le Père et le Fils unis dans le même Esprit.

Par conséquent, l'espérance ne peut pas être dans l'uniformité.

L'espérance peut être dans l'uniformité, et les progrès d'Internet permettent des uniformités multiples, pas l'espérance. L'espérance ne peut pas être dans l'éclatement, parce qu'à ce moment-là on ne se retrouve plus et on s'oppose.

Elle ne peut être que dans la communion : la réciprocité des différences, dans un dialogue d'égalité.

L'espérance va venir à notre secours pour trouver dans l'autre qui il est et, devant lui, trouver qui je suis. Aujourd'hui la révélation de la Trinité est fondamentale pour la manière dont l'Église va s'organiser dans ce monde : une **communion de différences** – alors que nous guette l'uniformité, qui n'a pas besoin d'espérance.

CONCLUSION : Je vous ai rappelé quatre points évangéliques, quatre insistances, et puis quatre points concrets :

- a) il n'y a pas d'espérance sans mort ;
- b) il n'y a pas de résurrection sans engagement ;
- c) il n'y a pas d'avenir sans confiance ;
- d) il n'y a pas de communion sans diversité.

C'est l'heure de la foi ! – Avant de penser aux ripostes, aux attitudes, aux manières de se faire voir, il faudrait d'abord réfléchir à la manière de croire, parce que « *notre secours est dans le Seigneur !* » et en lui seul ; notre espérance est dans le Christ et lui seul.

L'espérance va déployer la foi. La foi d'aujourd'hui prépare demain, et j'espère que demain sera aussi le moment de la rencontre avec le Christ.

C'est bien ce que vivent tous ceux dont parle le Christ dans les Béatitudes : ceux qui souffrent d'injustice, ceux qui pleurent, ceux qui sont pauvres : ils sont heureux parce qu'ils n'ont plus que l'espérance.

Pour terminer, je cite cette phrase de Saint Paul aux Philippiens (3, 13) « *Tâchons de saisir le Christ, ayant été saisis par le Christ. Oubliant tout le chemin parcouru, je suis tendu de tout mon être en avant.* »

Questions pour l'après-midi :

Ce qui nous fait chrétiens, c'est la confiance que Dieu nous fait.

Mt 5, 13-14 « *Vous êtes le sel de la terre !* », « *Vous êtes la lumière !* »

- Comment donner ou redonner du goût à ma vie ?
- Quelle est mon espérance pour aujourd'hui et pour demain ?
- Qu'est ce qui encombre ma vie et qui m'empêche d'aimer vraiment ?
- Mes engagements me donnent-ils un plus d'espérance en moi et dans les autres ?